

## DU COMMERCE

---

La route de la soie passe pas loin de notre campement de Batagram - tout au moins l'un des itinéraires de la route de la soie... J'imagine les caravanes de chameaux transportant patiemment des charges déjà précieuses vers des cieux où l'on était prêt à en donner un peu plus, jusqu'aux cours royales d'Europe. Chaque caravanier, chaque commerçant, en transportant des marchandises vers des régions où elles étaient plus rares, dégagait la marge qui justifiait son entreprise. Mais qu'en est-il lorsqu'on aspire à la mondialisation, c'est-à-dire à une place de marché couvrant la planète entière?

Il me revient cette idée des philosophes selon laquelle la distance est nécessaire au désir. S'il suffisait, comme dans certains contes de fées, de souhaiter pour posséder, alors le désir disparaîtrait. Les contes, en général<sup>1</sup>, voient ce "miracle" refusé ou désavoué, au profit du monde tel que nous le connaissons. Le "désir de désir" est plus fort que le désir tout court. Il se pourrait que l'homme soit incapable de vivre sans désir. Et comme le désir implique la distance de l'objet, sa frustration (en général momentanée), on peut dire sans paradoxe que le désir implique la frustration, tout au moins dans une certaine mesure. En tous cas, le désir implique distance. Le bonheur - ou tout au moins l'appropriation, qui est la jouissance des choses - n'est pas dans la possession de l'objet convoité, mais dans le chemin parcouru pour l'obtenir.

Ne peut-on pas dire, de même, que le commerce n'est pas dans l'échange, la main topée, mais avant tout dans le déplacement des marchandises vers des lieux où sa valeur est autre, dans l'inégalité géographique et culturelle des valeurs? Dans ce cas, un marché mondial est la négation du commerce, dont il ne reste que le rapport de force.

Certains marchés de villages voient se rencontrer des pêcheurs et des montagnards, les premiers amenant leur pêche, les seconds leur élevage. Chacun s'en retourne en ayant le sentiment d'avoir fait une "bonne affaire" puisqu'il a échangé un produit dont il avait surabondance contre un autre dont il avait utilité. Il y a commerce grâce à la différence de valeur accordée par chacun aux différents produits. De l'argent avait sans doute été utilisé, mais il n'était que vecteur, simplifiant la transaction. Dans ce cas, l'argent n'a de valeur que pour cet échange entre communautés différentes. Il n'a pas de valeur en soi - il n'est pas un paradigme.

Or, si on égalise les valeurs, ne tue-t-on pas le commerce? Un "marché" harmonieux n'implique-t-il pas la différence des valeurs, c'est-à-dire la distance physique d'une part, mais plus encore la différence de perception du monde, comme le monde du pêcheur est différent du monde de l'éleveur? La volonté hégémonique plus ou moins maquillée de la mondialisation ne scie-t-elle pas la branche sur laquelle elle est installée? Car à vouloir trop uniformiser les besoins et les envies des hommes, ne risque-t-on pas de détruire le besoin d'échanger? Que reste-t-il alors? La volonté d'écraser l'autre? J'aime mieux le "doux commerce" cher à Montesquieu...

Batagram, Pakistan

laurent.  
le 10 mars 2007

---

<sup>1</sup> Voir, par exemple, l'ennuyeux château de *La Belle et la Bête*.